

Les affres du mensonge

●●● **Valérie Bory**, *Lausanne*
Journaliste

Le mariage, de Nicolai Gogol, est un petit chef-d'œuvre de drôlerie teintée d'absurde. Lilo Baur, Argovienne d'origine, ex-assistante de Peter Brook, qui a monté à Vidy Tchekhov et Shakespeare, l'a mis en scène pour la Comédie française à Paris. Une création inventive, tordante de bout en bout, avec des comédiens brillants, campant cette petite classe de fonctionnaires et de marchands russes, à la fois rustaude et avides de s'approprier les bonnes manières de la classe supérieure. Sans cesse, les conventions sont en porte-à-faux et le comique naît de ce décalage, parfois touchant, parfois grinçant. Pur Gogol. Dans cette Russie encore tsariste, un homme non marié ne suscite pas l'estime de ses semblables. Pire, il est à plaindre. C'est pourquoi l'ami de Kapiotadov, qui a fraîchement convolé, lui vante le nirvana conjugal et lui fait rencontrer une fille à marier, Agafia. De son côté, personnage-clé de la pièce, une marieuse, Fiokla, réussit, grâce à la ruse et au mensonge, le tour de force de promettre la même jeune fille, qui n'est autre qu'Agafia, à quatre prétendants. Ce qui fait cinq avec Kapiotadov. Ces derniers se découvrent donc en concurrence, assis sur la même banquette devant la maison de la candidate au mariage, à attendre que la tante de la jeune fille leur présente sa merveille.

Outre le timide Kapiotadov, velléitaire en amour, « conseiller surnuméraire » de son état, il y a là le marin qui a bourlingué, pour qui toute femme est « un petit bouton de rose », le marchand bedonnant mais riche, le militaire à courbettes, grand et mou comme un élastique, et l'huissier, matamore insupportable qui sait tout. Agafia est une jolie rouquine, pas sotte mais ingénue, et toute honteuse de se sentir montrée comme un cheval à la foire.

Gogol pousse le comique de situation jusqu'à ce que la fable éclate comme un ballon trop gonflé d'hydrogène. On rit de la mauvaise foi crasse de la marieuse et des personnages en général, toujours en train de travestir la réalité, bien que ramenés sans cesse au contenu de la dot ou à la qualité du drap d'un manteau trop usé qu'ils vont pouvoir retourner. La marieuse, sorte de cartomancienne qui zézaie, campe une embobineuse de première. Le texte de Gogol, retraduit par le dépoussiéreur-traducteur *must* André Markovicz, fait des étincelles. (« Tu mens, chienne à pourceaux », l'un des compliments envoyés à la marieuse). Sans dévoiler le coup de théâtre final, disons qu'on assiste au triomphe du velléitaire.

Parmi les trouvailles scéniques, les visages des prétendants qui apparaissent brièvement dans les cadres ovales du salon de la famille d'Agafia et le

Le mariage, de Nicolai Gogol

Après Vevey, Fribourg, Berne (3 mai),
au Théâtre du Jorat,
Mézières, 10-11 mai

**Le menteur,
de Goldoni**

Mise en scène
François Marin, au
Théâtre Kléber-Méleau,
Renens, jusqu'au
6 mai ; Théâtre du
Passage, Neuchâtel,
8-9 mai ; Théâtre
Benno Besson,
Yverdon-les-Bains,
10 mai ; Théâtre de
Valère, Sion,
15-16 mai ; Théâtre du
Crochetan Monthey,
22-24 mai

« *Le menteur* »

décor tournant représentant le salon du célibataire ou la maison d'Agafia. Tous les comédiens sont si parfaits qu'on voudrait revoir la pièce une deuxième fois.

Comédie italienne

Avec *Le menteur*, de Goldoni, on est à Venise, d'où est natif celui qui transforma une *commedia dell'arte* figée dans ses stéréotypes. Toute la Venise du XVIII^e siècle tient dans sa comédie humaine. En point d'orgue cruel à sa destinée, celui qui commença sa vie comme avocat et consul, avant de révolutionner la comédie italienne, mourut indigent et abandonné.

Sur scène, des passerelles de bois surplombant l'eau sombre, où se meuvent les comédiens, au fond un castelet coulisant sur lequel sont perchées les deux sœurs, Rosaura et Béatrice, filles d'un père médecin, le Dr Balanzoni. La première courtisée par Florindo, la seconde par Ottavio. Une jeunesse qui s'amuse,

en attendant que les pères marient leurs filles.

Au ciel, un croissant de lune, c'est la tombée de la nuit. Une gondole passe, avec des musiciens : valse en hommage à l'une des deux demoiselles. Florindo, jeune étudiant en médecine, est en effet amoureux de Rosaura. Il lui offre cette sérénade, mais n'ose la lui dédier. « Aimer et se taire, voilà le véritable amour », se défend-il auprès de son valet, qui désespère de son maître, décidément trop timide.

Lelio et son valet Arlequin viennent à passer par-là. Lelio, Vénitien, revient de Naples où il a grandi, placé là-bas par son père, Pantalon. Entreprenant et séducteur, il tire les ficelles de la petite coterie où il s'insinue, commençant par s'attribuer l'hommage musical du malheureux Florindo. Plus qu'un menteur patenté, Lelio est un mythomane. Stratégie ou poésie, chaque mot est un travestissement de la réalité, induisant une spirale de quiproquos et de coups de théâtre. Pour le metteur en scène, Lelio s'invente un monde fictif, dans l'esprit de Goldoni, qui voit le mensonge comme « une invention spirituelle ».

A force de dénis et de travestissements de la réalité, Lelio va jeter le trouble dans les esprits et dans les cœurs. Sa course narcissique et amoureuse se transforme en quête pathétique de celui qui veut qu'on l'aime à tout prix. Se prenant à son propre jeu, il tombe réellement amoureux, avant qu'un funeste jour arrive où les mensonges n'auront plus cours pour lui. Alors il se retrouvera seul, comme il était venu.

Pas moins de treize comédiens en osmose s'en donnent à cœur joie, en costumes inspirés du XVIII^e siècle.

V. B.

